

de Neuchâtel avait des meubles en bois de royer, de vieux fauteuils profonds et commodes ; ces seuls ornements étaient le piano de Mme Neal et le portrait de la marquise ; mais un ordre parfait, une minutieuse propreté en dissimulaient la simplicité presque pauvre.

Pendant les premiers temps, on put croire que le marquis était résigné ; il avait prié le notaire de se charger entièrement de ses affaires et il ne voulait plus qu'on lui en parlât, non plus que des Roqueville-Bearn. Il était d'une humeur douce, égale et semblait encore plus affectueux qu'autrefois pour son entourage ; mais Georges ni Thérèse ne s'y tromphèrent point, et souvent quand le marquis leur parlait avec une apparence de gaieté, ils échangeaient de tristes regards.

Georges supportait avec courage cette nouvelle vie, et d'abord il ne s'aperçut guère des privations que lui imposait le changement de sa fortune. Tous les matins il sortait avec Lara et faisait une longue promenade ; le reste de sa journée s'écoulait dans un cercle d'occupations douces et monotones ; il lisait et travaillait, le soir il faisait ordinairement un peu de musique avec Mme Neal, puis il jouait aux échecs avec son père. Parfois cependant, Thérèse le surprenait morne, la tête baissée, le regard fixe et animé d'une sombre colère. Alors elle lui disait doucement : — Georges, vous avez encore parlé de ces gens-là avec M. Thévenet ! Pourquoi ces regrets, cette sourde irritation ! Allez, le mépris est le seul sentiment qu'ils doivent vous inspirer ! laissez-les triompher dans leur infamie ; que vous importe ce qu'ils disent, ce qu'ils font !

— Les misérables ! murmurait Georges ; ni le père ni le fils n'oseraient nous regarder en face !

Thérèse fut plus tranquille quand elle sut que les Roqueville-Bearn allaient partir pour Paris. Un jour M. Thévenet lui annonça cette bonne nouvelle. — Ils verront encore la fin de cette fortune, dit-il, je sais qu'ils ont déjà des embarras. Malgré leur richesse, ils n'ont pas grand crédit ; on les méprise. Les honnêtes gens n'acceptent pas leurs invitations ; on ne voit au château que des gens tarés comme eux. Savez-vous qu'ils ont renoncé à la moitié de leur nom ! Ils se font appeler de Bearn, tout court ; c'est pitoyable ! M. Gaston de Bearn cherche à faire quelque grand mariage. C'est un fort bel homme ! et à Paris, où on ne le connaît pas, il pourra épouser une héritière.

— Hélas ! tant mieux pour lui, répondit Thérèse ; tout ce que je désire, c'est qu'il s'éloigne d'ici pour long-temps ! pour toujours ! Si vous saviez comme j'ai craint quelque rencontre entre Georges et lui !

Les MM. de Bearn partirent en effet pour Paris ; mais avant la fin de l'hiver le père y mourut subitement. Il laissait une fortune grévée, et que son fils se hâta de venir disputer aux créanciers et aux gens d'affaires, qui s'étaient déjà abattus comme une nuée de corbeaux sur cette belle terre de Roqueville, dont M. Thévenet avait si bien aidé le marquis à étendre les limites. Il y eut du bruit, des procès, et Gaston de Bearn affectait de se montrer partout le front haut, pour faire face, disait-il, à ses ennemis.

Un matin, tandis que Georges faisait sa promenade ordinaire, Thérèse vint trouver le marquis dans sa chambre :

— Mon oncle, lui dit-elle, vous vous inquiétez de la santé de Georges ; effectivement elle n'est pas bonne. Je crois qu'il aurait besoin d'un autre genre de vie...

— Hélas ! je le sens bien, répondit douloureusement le marquis.

— Oui, reprit Thérèse, le repos le ronge ; des idées de travail, d'ambition lui viennent à l'esprit ; mais que peut-il faire, que peut-il devenir ici ? Il faudrait l'envoyer à Paris pour quelques mois.

— Me séparer de mon fils ! murmura le marquis.

— Mon oncle, il y a encore, pour l'éloigner, un autre motif, un motif qu'il ne doit pas connaître. Gaston de Bearn est ici ; tous les jours on le rencontre dans la ville en tilbury, élaboussant tout le monde. Vous savez quel mépris, quelle haine Georges a dans le cœur. Il ne faudrait qu'une occasion, un mot ; Georges se battrait avec M. de Bearn...

— Il le tuerait ! s'écria le marquis, dont le vieux sang bouillonna.

— Ah ! mon Dieu, dit Thérèse, mais si votre fils, votre fils unique succombait ! Mon oncle, nous sommes si malheureux !... Il faut éloigner Georges ; dès aujourd'hui parlez-lui de ce voyage.

Le marquis comprit qu'elle avait raison, et il se résigna. Le soir, il dit à son fils :

— Georges, tu mènes ici une vie découverte et sans mouvement qui ne te vaut rien.

— Je le sens, mon père, répondit-il ; aussi ai-je pris une résolution.

— Tu ne nous en avais pas parlé, dit le marquis avec quelque étonnement ; voyons, quels sont tes projets, mon fils ?

— De travailler, de faire comme tant de gens qui sont venus pauvres au monde, et se sont créés, par leur talent, une position, une fortune. Mon père, ce ne m'est possible ici ; mais je m'en irai à Paris, j'y ferai mon droit, cela mène